

DEUX ÉPAVES.

(Suite et fin.)

XIV

LA FLÈCHE DU PARTHE.

—Julienne ! Julienne ! s'écria-t-il, avec un regain de jeunesse et d'enthousiasme, dites des hommes le mal que vous voudrez, ils le méritent ; mais ne blasphémez pas l'amour, qui est d'une essence divine ! Quoi que nous fassions, ne rayonne-t-il pas au-dessus de nous ? Nos insultes ne sauraient l'atteindre. Est-il juste, ou seulement raisonnable, de le rendre responsable des sottises commises en son nom ? Est-ce la faute de l'instrument, si un méchant musicien ne tire de lui que des sons aigres et discordants ? Entre les mains d'un grand artiste, il fera, malgré nous, pleurer nos yeux. Vous êtes allée chercher dans mes livres une phrase dont vous prétendez m'écraser à présent. Faut-il me justifier ? Ce ne sera pas difficile. Vous avez assez souffert pour l'avoir appris par expérience ; est-il un seul de nos sentiments qui s'épanouisse dans sa plénitude, sans avoir à compter avec la vie ? Cette plante d'amour, dont Dieu a déposé en vous le germe merveilleux, subit, elle aussi, les vicissitudes de ce monde. Au ciel, elle ne porterait qu'une fleur resplendissante d'une éternelle fraîcheur et d'une beauté sans fin ; ici-bas, de nouveaux boutons remplacent ceux que les servitudes humaines ont prématurément flétris. Sa germination mystérieuse se continue,